



L. D'ASCO  
Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS  
Lyon et Départements li-  
mitrophes..... Un an... Fr. 40  
Départements non limités .. 42  
Étranger..... 48

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
6 - Placé des Terreaux - 6

# LE BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier  
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK  
Secrétaire de la Rédaction

INSEPTIONS  
CHEZ M. V. FOURNIER  
44 - rue Confort - 44

VENTE EN GROS  
Chez M. C. MELIN, 1, rue de Jussieu

## COMMENT ON VOTE A L'ASSOMMOIR

### CES DAMES DE BRASSERIE

Vente justifiée: 19.000 Numéros

#### A JOSÉPHINE ODET

Madame Joséphine Odet nous fait un procès chaque fois que nous parlons d'elle. Cette Joséphine Odet fut blanchisseuse, ce qui est honorable; elle fut encore fille de brasserie; aujourd'hui elle est rentière, rentes péniblement acquises. Cette femme, qui, avec tant d'autres, est un scandale public, veut nous réduire au silence. Elle croit nous écraser sous les amendes, elle veut nous faire rendre gorge. Son honneur, l'honneur de Joséphine Odet a été souillé; il faut des dommages-intérêts pour laver cette souillure. Cette femme doit manquer d'amants; elle n'a sans doute plus de fils de famille à ruiner. Les pères, soucieux de la dignité de leur nom, tiennent de près leurs naifs rejetons; la cigale est au dépourvu, la bise est venue. Il faut de l'argent à la courtisane; elle nous demande de l'argent.

Assignez-nous, la belle, nous irons devant le tribunal. Vous êtes, la Joséphine Odet, l'une des prêtresses du vice doré, qui traversent Bollecour avec des talons Louis XV; nous, nous sommes la satire qui vous flagelle au nom de la vertu que vous éclaboussiez. Vous rencontrez, parfois, vos anciennes compagnes, braves filles d'atelier, elles plient sous le poids de leur charge; elles ont peut-être un regard d'envie en vous voyant ainsi, riche et parée; quelle coupable idée vos costumes éblouissants ne font-ils pas germer au fond de leurs cœurs? Quand on souffre, quand on lutte, on a des heures de défaillances. A ces heures-là, vous êtes pour elles, ô Joséphine Odet, une calamité, car vous êtes le vice triomphant! vous êtes le bouddoir dominant l'atelier. Vous êtes la nuit d'amour impudente, écrasant de son mépris la journée de travail.

On nous traite de pornographes, car nous faisons la pornographie; on nous traite de proxénètes, car nous séduisons les courtisanes; nous irons jusqu'au bout, sans défaillance. Il n'y a pas de galanterie qui tienne; nous croyons faire une œuvre utile en démasquant les petites gens de votre monde à vous, en disant aux ouvriers qui lutent, vos jours de souffrance, vos jours de honte, vos jours de doute, vos jours de blasphème. Nous voulons faire du demi-monde le tableau vrai; ce tableau est sombre; nous voulons prouver que vous n'êtes que des prêtresses sans cœur et sans foi; dansant sur un gouffre fatal qui semble tout roses et qui n'est qu'épines; gouffre qui vous engloutira.

Il n'y a pas de juges en France pour nous condamner; la justice ne se fera jamais la complice d'une Joséphine Odet. Et quand les amendes, les dommages-intérêts, la prison briseraient nos plumes, tant qu'il nous resterait un souffle de voix: nous nous crierions:

O femmes du demi-monde! ô les Joséphine Odet, de haut et bas étage; vous êtes une honte sociale: nous vous dénonçons à l'indignation publique.

D'ASCO

#### PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

##### M<sup>e</sup> ÉTIENNE BUYAT

Un avocat de la République.  
M<sup>e</sup> Étienne Buyat est né le 8 juillet 1831 à Chaponnay; une petite ville de l'Isère. L'Isère est une terre fertile en démocrates. Il a fait son droit à Paris. Enthousiaste et ardent, il fut mêlé à cette jeune-se des écoles généreuse et prodigue. toujours à l'avant-garde de la société moderne. On était au jour de 1851. L'homme qui avait dit: «ma langue séchera dans mon gosier si je trahis mon serment» trahissait son serment. D'aucuns affirment que c'était son droit; le juré ne permit aux princes et que, somme toute, les Républiques sont bien sottes de se donner aux neveux des empereurs. Celui-là est fou qui confie une gazelle à un tigre. Louis Bonaparte devait fatalement devenir Napoléon III. Le peuple fut

surpris, le sang coula. M<sup>e</sup> Buyat, étudiant en droit, vit ce viol du droit: il assista au Deux-Décembre. Pour lui, le coup d'Etat fut un étranglement. Il en conçut un violent amour pour l'étranglée, une violente haine pour l'étrangleur. Il ne vit jamais, dans l'empereur des français, que le vaiaqueur du boulevard Montmarire. Il avait appris dès le berceau, à aimer la liberté; il l'aima encore davantage. Du reste, elle était supprimée: plus de tribune, plus de presse, plus de réunions. Et la liberté est une maîtresse étrange: pour la connaître il faut l'avoir perdue. Il se fit inscrire au barreau de Lyon. Il mit sa parole au service de ses idées; il eut cet orgueil de tenir tête au triomphant. Le prétoire est le dernier refuge de la liberté de parole. C'est de là que partirent les plus rudes coups dont fut frappé l'empire en dépit de sa prospérité apparente. On entendit de mâles accents. La foule se prit à aimer les avocats; les seuls qui osassent élever la voix devant César, maître et vainqueur; un amour qui a mis plus d'une fois la France en péril. La phalange de combats, le groupe de l'opposition à outrance n'avait pour héros que des avocats: M<sup>e</sup> Jules Favre, M<sup>e</sup> Jules Ferry, M<sup>e</sup> Henri Didot, M<sup>e</sup> Ernest Picard, M<sup>e</sup> Bancel, M<sup>e</sup> Glais-Bizoin, M<sup>e</sup> Crémieux; tous gens de robe, ne manquant ni de talent ni de courage.

M<sup>e</sup> Buyat fut de cette phalange. Il se plaisait à défendre les journalistes libéraux; il n'eut aucune complaisance servile pour le pouvoir. Il défendit les intérêts individuels contre les entreprises despotiques. Il lutta contre la force; il ne s'en fit pas le complice, une vertu moins commune qu'on ne le croit. Il se fit un titre de son indépendance. Les républicains de Saint-Symphorien d'Ozon lui en surent gré: ils l'envoyèrent siéger au Conseil général. Il entra dans la place, il revêtit un caractère officiel, il devint deux fois dangereux: comme conseiller et comme avocat. Il gémit, on le supprima. Le gouvernement impérial chargea le conseil de préfecture d'invalider l'élection. Le valet s'inclina devant le maître. On avait trouvé un prétexte hâssant légal.

M<sup>e</sup> Buyat avait négligé de faire la mutation de ses biens. Il ne payait pas l'impôt à St-Symphorien-d'Ozon: il n'y pouvait être élu. C'était un retour vers la casuistique du moyen âge. Au fond, on se souciait peu de la légalité; mais M<sup>e</sup> Buyat était encombrant. Le Conseil d'Etat fut saisi de l'affaire, il trouva le prétexte mesquin. M<sup>e</sup> Hérodol, aujourd'hui préfet de la Seine, plaida avec chaleur la cause de M<sup>e</sup> Buyat. Ce fut un étonnement. Il y avait quelque chose de plus intègre que les juges de Berlin: c'étaient Messieurs les membres du Conseil d'Etat. La docte assemblée condamna le despotisme: elle cassa l'arrêt du conseil de préfecture. M<sup>e</sup> Buyat siégea à la gauche du Conseil. On admira la loyauté de son caractère, la fermeté de ses principes; il se fit aimer: et la liberté ne trouva pas de plus ardents défenseurs que M<sup>e</sup> Buyat.

Progressiste, on le rencontra dans toutes les lois nouvelles; en 1869, il demanda la nomination des maires par les conseils municipaux. C'était hardi, il y a douze ans de cela. La République a chassé l'Empire et il est encore des communes qui ne nomment pas leur maire.

Maintenant Paris est une grande ville: elle doit être tenue en lisière. C'est un non sens, mais qu'y faire? Paris nommant son maire c'est la fin du monde. A présent, St-Symphorien-d'Ozon peut nommer le sien. M<sup>e</sup> Buyat fut l'adversaire du plébiscite. Touché par une singulière façon de représenter le plébiscite: une bouteille quelconque sur laquelle on a écrit: «Agiter avant de s'en servir». L'avocat devina l'effet des conséquences fatales de ce sénatus-consulte. Peut-être. Ce sénatus-consulte contenait un article 8: le peuple qui l'a voté ne le connaissait point. Cet article 8 est laconique, laconisme terrible. Il dit: l'empereur signe la paix ou déclare la guerre. Or, l'empereur c'est un homme, un être fragile qu'un grain de sable peut tuer; et cet homme a le droit de déclarer la guerre, de précipiter, s'il lui plaît, deux cent mille hommes sur les frontières. Il semblait monstrueux à M<sup>e</sup> Buyat qu'un seul eût ce pouvoir: à laver au gré de sa volonté, ses mains imbeciles ou criminelles dans le sang de ses sujets.

Le plébiscite fut voté. L'homme usa de son pouvoir néfaste: il déclara la guerre: une guerre folle; nous en portons encore le deuil. Le pays fut ruiné, mais la liberté sortit victorieuse de ces ruines. La guerre engendra l'émeute. Des français, vaincus des Prussiens devinrent les vainqueurs des Français. Tristes lauriers que ceux ramassés dans la boue des barricades: ce fut une époque horrible: M<sup>e</sup> Buyat l'avait prévue le 9 mai 1869. Ce jour-là on avait appris le triomphe de l'Empire: on a triomphé de 8 millions de oui.

M. Thiers, arracha à l'Assemblée nationale, affaiblie par les événements, associée de répression, la destitution de M<sup>e</sup> Buyat que le 4 septembre avait fait secrétaire gé-

méral de la préfecture de l'Isère. Aux élections de 1871, M<sup>e</sup> Buyat échoua à Vienne. La réaction était dans les esprits. Il n'y avait plus qu'une politique, la pire de toutes: la politique de la peur. La commune de Chaponnay se souvint de son enfant; elle en était fière; elle lui confia l'écharpe municipale: M<sup>e</sup> Buyat devint maire de Chaponnay. Une nouvelle réaction devait surgir. Vint le 16 mai on le révoqua. Chaponnay tint tête au gouvernement, il réélut son maire; il l'est encore. Il devint conseiller général, puis vice-président du conseil. Quand M. Thiers fut renversé à la session de réouverture des conseils-généraux, M. de Loras présidait, or, M. de Loras était préfet de l'ordre moral. Il dut entendre l'apologie de M. Thiers dans la bouche de M<sup>e</sup> Buyat. Il la qualifia de factieuse. Il devait s'abuser, le factieux c'était lui.

M<sup>e</sup> Buyat osa protester contre le retour d'Henri V. Il ne vent pas au retour d'Henri V. Il y eût à cette époque une alerte, une sorte de soulèvement mystique. La légende dit qu'on a vu les voitures du sacre: M<sup>e</sup> Buyat ne se piqua pas d'être prophète, pourtant il prédit que, jamais ces voitures-là n'iront à Notre-Dame. Aujourd'hui, M<sup>e</sup> Buyat est député. Vienne lui a donné plus de 10,000 voix. Il a voté la constitution qui nous régit. Il est l'un des 393. Au 14 octobre, il retourna à la Chambre avec 13,000 voix. Il appartient à l'Union républicaine.

Nous avons vu l'homme politique; il ne nous reste rien à dire de l'homme privé. Il est tout entier dans la tâche extérieure: il se donne à la chose publique. Il est aimé, c'est un gros homme plus puissant qu'obèse. Une expression qui rappelle Bancel, les cheveux soyeux, le front haut, l'œil doux et perçant, toute sa barbe, il est élégant; c'est un causeur spirituel. Il est le beau-frère de M. Debois, du Conseil général de Lyon: un bouillant tonbeur d'abus.

Ce portrait n'est que politique. Qu'y faire? Nous vivons en temps d'élections. Les urnes poussent notre plume. Il est tombé, sous nos yeux un bulletin de vote: il portait le nom de M<sup>e</sup> Buyat: c'est au dos, que nous écrivons ces lignes. Puis M<sup>e</sup> Buyat est un homme du palais, mais au palais il a transporté la Chambre, son titre d'avocat s'efface devant son titre de député. Qu'il soit épris d'une bonne table, je ne sais; qu'il aime la chasse, je n'en ai cure; ce sont les petites misères de la vie humaine. On n'a pas besoin de pénétrer chez celui qui est toujours dehors. Nous ne connaissons que l'homme public: il nous suffit. M<sup>e</sup> Buyat est un convaincu. Il est demeuré fidèle aux opinions de toute sa vie. Il aime la République et je crois fort qu'il mourra dans l'impénitence finale.

DUVERGIER.

#### CES DAMES DE BRASSERIE

##### Histoire d'une Ghute dans la Mer...

Où vraiment, toutes ces demoiselles faisant fonctions de serveuses de bocks ont, à quelques exceptions près, leur histoire, toujours scandaleuse, toujours écorchante. En voici une qui s'est passée il y a quelques temps chez Trois-Etoiles, que l'on raconte encore en se tortant dans le monde des brasseries. Jenny est l'héroïne de cette aventure. Le masque bien connu d'ailleurs se reconnaît.

Jenny était de sortie ce jour-là. Raison de plus pour boire de nombreuses séries de chartreuses et de bocks, banqueter à bouche que veux-tu et chipoter, pendant le repas dans les assiettes de ses voisins. Tant va la cruche à l'eau — dit le proverbe que nous connaissons tous — qu'elle s'empli. C'est également ce qui se produisit dans l'estomac de la plantureuse Jenny, après une absorption de vins capiteux et de mets très épicés préparés par le Vatel dudit établissement.

Ici donc, la belle éprouva un vif désir de s'absenter seule, pendant quelques minutes, histoire de prendre l'air, quoi!

Elle s'arrêta devant une petite porte, étroite et sans vitrage. C'était là... Le cas est difficile à expliquer; mais il faut cependant faire comprendre au lecteur que la jeune fille, dont nous voulons parler n'aime pas — par habitude — s'asseoir sur certain siège que vous savez. De là un exercice forcé et une installation difficile sur les bords non fleuris et non parfumés de certain orifice que vous savez encore.

Où mais, — et c'est là le point dramatique de l'affaire, — à la suite des multiples libations de la soirée Jenny... ivre, titubante, incapable de maintenir le moindre équilibre, chancela tant et si bien que ses deux pétons glissèrent et qu'elle tomba dans un bain infect et gluant, n'ayant — croyez-le lecteurs — aucune analogie avec les produits des maisons Violet, Farina, Rubin et Co.

Vous entendez d'ici les cris et les grincements de dents de l'humide Jenny. On vint à la hâte à son secours. Quelle situation, les amis! Et ce que l'on a ri!

Demandez à... Trois-Etoiles ou plutôt à la gracieuse Jenny.

J. VEZON.

#### COMMENT ON VOTE A L'ASSOMMOIR

Nous vivons à une époque de fièvre; on votait dimanche, on votera dimanche encore. Le mensonge ne chôme pas. Les candidats se comptent par milliers; un candidat est chose plus commune que l'acajou; on en voit partout; sur les murs des monuments publics et des maisons privées. Les édifices, qui rendirent Rambuteau célèbre, en sont tapissés, il y en a sur les trottoirs, entre les pavés, au dos des façades. C'est une épidémie. Pas un homme en France n'est assuré de mourir sans avoir été candidat. Mais ces élections-là sont choses utiles; on le dit, du moins, ceux qui l'affirment le plus, ce sont les députés; ils ont 25 francs par jour, à ce prix-là, on se croit nécessaire. Or, nous avons une Chambre, des hommes graves et siégeant. La fine fleur de l'esprit français trônait au Palais-Bourbon: on n'y verra pas M. Ferrouillat.

Les luttes de la politique ne sont point notre fait. Nos lecteurs prétendent s'amuser, nos lecteurs sont gens de bon sens. Ils veulent rire et ne demandent pas le compte-rendu des réunions politiques où se prennent corps à corps les champions de M. Thiers et de M. Bonnet-Duverdier.

Le demi-monde n'est pas étranger à ces luttes nationales. Il a eu ses élections. Il va sans dire que le demi-monde se soucie de la patrie comme un poisson d'une pomme. Mais, l'esprit d'imitation le domine. Le singe, s'il voit faire l'homme fera le mouvement de l'homme: tel le demi-monde; il a dit: on vote, je voterai. J'aurai mes réunions, mes candidatures, mes représentations. Et le demi-monde s'est réuni, un soir, chez Matossi, on s'en souvient, la séance a été orageuse. De nobles paroles ont été dites par une fille du peuple, et les phrases les plus insensées par des filles d'atelier. Véritable tour de Babal, on s'est séparé, faute de s'entendre.

Pourtant, une affiche rose, l'autre nuit, était mystérieusement collée sur les murs. Les colleuses étaient des impures, on en cite trois: Paquerette, Blanche Gay, Louise Berger. On les a rencontrées, elles ressemblaient aux maisons. M. Berlot, attaché, se heurta contre elles; il recula pétrifié; il crut à des nihilistes collant clandestinement des affiches. Il ne poussa qu'un cri: «Mon Roy!» Elles se prirent à rire: le rire est une fusée qui n'a rien de dangereux. Le rédacteur de la *Décentralisation* reprit ses sens.

Folles, leur dit-il, vous m'avez causé une frayeur mortelle. Que signifie ce manteau sombre? Vous avez un petit air de conspiration qui vous sied à ravir. En voulez-vous à mon innocence? Vous portez un manteau couleur de muraille et vous sentez la poudre...

De riz, répond Louise Berger. On ne respire pas à la poudre de riz, le grave journaliste s'éloigna songeant à ces criminelles, collant à deux heures du matin des affiches roses avec leurs petites mains blanches.

Cette affiche, vous ne l'avez pas lue, monsieur; dans la rue, vous passez si vite; nous l'avons recopiée pour vous. Et pour vous, aussi, madame, qui êtes une honnête dame, et une femme d'esprit, puisqu'en dépit de ses sottis, vous lisez le *Bavard*. La voici dans sa teinte naïve: naïveté de Margot.

##### Elections Récréatives

###### MANIFESTE

Virgées folles. Dans la lutte qui s'ouvre, resterons-nous indifférents? Non!

Le monde nomme ses représentants, le demi-monde aura les siens.

On veut élever les femmes de la vie publique.

Pourquoi? Il y a bien des hommes publics, il pourrait y avoir des femmes de même.

Nous sentons que notre présence est nécessaire dans les assemblées. Il y a des séances qu'on appelle des séances d'affaires. Jours mémorables. On discute sur les cotons ou sur les bouilliers de crûs. Ça agace nos honorables: ils dorment. L'orateur s'arrête parfois indécis, ne sachant s'il entend applaudir ou rouler. Nous serions là, les lois seraient meilleures; nous tiendrions nos représentants en

éveil; on ne s'endort pas à côté de Margot. Voyez ce contraste: d'un côté Pouyer-Quertier qui fait bâiller, de l'autre, Ninon qui fait rire. Au moins nous n'aurions plus cet humiliant spectacle de l'huissier venant arracher le député au sommeil pour l'inviter à voter.

Oh! il se produira des incidents comiques. Il en est dont les corsages sont indiscrètement nos honorables pourrissent parfois se tromper de boules blanches. Petites misères, au fond, les lois y gagneront. Et si vous nommez des filles de brasserie, vous aurez cet avantage: qu'à défaut de sièges dans les commissions, elles auront toujours une place à la buvette.

Nous vous avez comprises. Vous voterez! Rendez-vous pris à l'Assommoir. Nos candidates sont:

- ÉLODIE VALLOIS  
CLOCLO.  
FONFON.  
ANNETTE-LA-LICHÈUSE.  
JENNY-LINGÈNE.

Virgées folles: Pas d'abstentions! Toutes à l'urne! Que le 4 septembre soit un triomphe éclatant. Que le vent de la renommée porte aux confins du monde les noms de nos demi-mondaines et de leur défenseur.

Pour le comité: JOSÉPHINE ODET, ex-blanchisseuse, ex-fille de brasserie, aujourd'hui rentière; JENNY BIDEI, ex-bonne à tout faire; HÉLÈNE COURTOIS, ex-couturière, aujourd'hui duchesse pour rire; PAULINE DESGÈORGES, ex-bonne d'enfants, aujourd'hui grande dame.

La lecture de ce document fait une révolution. Les journaux, même les plus sérieux en parlent, l'austère *Lyon-Républicain*, seul resta muet. Par modestie, j'imagine. On se fait donner des gants; on ne s'en donne pas.

Six heures du matin, il n'y avait personne à la salle de scrutin. Le demi-monde ne se lève pas à six heures. Margot veille tard, c'est un oiseau de nuit. Quand les honnêtes filles se lèvent, Margot se couche.

Vers dix heures seulement, les matinales arrivèrent. On ouvrit les portes. Une table de marbre devant la table de scrutin. Pour une on prit un carton à chapeau: Marie Roux, en qualité de modiste l'avait fourni. Cela peut sembler singulier. Mais, somme toute, un carton à chapeau vaut bien une soupère; maintenant M. Calvet-Rognat n'est peut-être point de mon avis.

Il fallut constituer le bureau. On demanda la plus âgée des électrices. La question était indiscrète. Ma mère m'attend la déclara inconstitutionnelle: on ne demande pas ces choses-là. Les législateurs sont des marouffes. La baronne était dans la salle, on la nomma par acclamation: priorité des hivers; elle en rit jaune. Francine Comarmond pour la consoler lui dit: On ne peut pas être et avoir été. Soite, reprit la duègne, j'ai été et je suis encore.

Il fallut deux assesseurs. Toutes s'offrirent. Ce n'est qu'un bouquet de jeunesse. Telle qui connaissait nos pères et qui fréquentait l'ancien Alcazar se donnait seize ans. On se serciait car dans un pensionnat de jeunes filles, toutes mineures, Cupidon, blotti derrière la porte, replait son carquois: il est des enlèvements que la loi réprime. On se conte pas fleurlette à des enfants. Après avoir longuement cherché, on trouva deux jeunes filles: la baronne Saint-Ouin et Élodie Vallois. La candeur se lisait sur leurs traits. Marguerite Chailou dite Fleur-d'Altaïcisme, racontait une histoire grivoise. Chut! lui cria sa sœur Henriette, en désignant les assesseurs, parle plus bas, il y a ici de chastes oreilles.

Tout le jour le demi-monde défila; chacune apportait son bulletin de vote. Il y eut des incidents. Léonie Matricon et Annette-Lichèuse causaient politique. Matricon disait à Annette: Résumons. Je suis bleue; tu es rouge. — Plus foncée, ma chère, interrompit Sabine: elle est grise; La Petite Poupée disait: Moi, je ne suis rien; je ne vote pour personne. Fonton disait: Je suis avancée. Elle parlait peut-être de ses opinions. Les méchants ergotent.

L'altière Hélène Courtois fit du genre; elle tira de sa poche un carnet parfumé, sortit une carte du carnet, une carte armoriée; on lisait: *La duchesse Hélène Courtois*; elle déposa un nom dans l'urne et sortit. On la rappela; de son carnet était tombée une autre carte, déjà jaunie par le temps. Louise Eyral la lut tout haut: *Mlle Marie Chambre, couturière*. On s'amusa de ce mécompte, on s'amusa de peu; dans le demi-monde les mécomptes sont fréquents. Que de sottises ne fait-on pas, quand l'orgueil tient lieu de fierté?

Cécile Chatelein se présenta au bureau, la gorge veuve de sa fameuse broche, cette broche qui n'était qu'une pièce d'or. Henriette la remarqua: Cécile n'a plus son

bijou. Marie Vadrouille ajouta: Quelqu'un lui aura sans doute donné la monnaie de sa pièce.

Et tant que dura le vote, ce fut une suite d'incidents imprévus. Au dehors la foule des curieux était compacte. On va cette foule-là, aux abords des théâtres le jour des bals masqués. C'est celle des gens qui s'amuse en regardant s'amuser. Beaucoup de jeunes filles pauvres ouvraient des yeux étonnés. C'est singulier et c'est étrange; il est mystérieux ce monde de pacotille, ce monde brillant, jetant les faux éclats d'un diamant de Paris. Les courtisanes sont cette verroterie de Vienne: quelque chose de commun, de fragile et de déclassé.

En les voyant passer, d'honnêtes épouses étaient songeuses; elles pensaient: ce sont là celles qui ont pris nos maris, ce sont là les voleuses de notre bonheur. C'est la honte de nos enfants. Et elles cherchaient ce que ces femmes avaient de si terriblement irrésistible: elles ne voyaient que des yeux plombés, des lèvres peintes, des joues blanches de poudre, des plumes, du coton, de la soie, l'insolence de la parvenue, l'impudence du vice triomphant. Elles se comparaient, et tout compte fait, elles se trouvaient mieux qu'elles.

Les naïves, elles ne s'imaginaient pas que ces figures de plâtre, que ces airs insignifiants, que ce goût bizarre du costume, que ce déhanchement provocateur, que ces regards impudiques, que ces gestes lascifs, que ce vice suint par tous les pores, c'est la glue; cette glue après laquelle s'attachent opiniâtement, les maris imbeciles, négatifs du foyer conjugal est le jeune-cœur naïf, transfuge du toit paternel. Puisque la femme honnête ne plaît plus, ce qui doit plaire dans la courtisane c'est le contraire de l'honnêteté.

Elles étaient là, aussi, les mères dont ces femmes ont pris les fils. Et elles songeaient, attristées; Comment, nous les rendront-elles? Leurs yeux sont deux trous d'enfer, leurs dents sont des quenottes de chiens; leurs doigts ont des ongles crochus; ce sont les naufrageuses. Ciel, préservez nos enfants: Et plus bas, elles songeaient encore: nous les aimons pourtant bien, les fous; nos cheveux blancs ne valent donc pas ces tresses blondes; il fuit nos bras qui les réchauffe pour ces bras qui les glacent; ils délaissent les baisers que nous donnons pour les baisers qu'elles vendent. Si au moins, ils nous revenaient encore; si parfois, nous pouvions nous quelque caresse, guérir les blessures de leurs cœurs mais non: c'est la fuite irrémédiable, ce n'est que las, brisés, meurtris, couverts de sang quelquefois, couverts de boue toujours, qu'ils retournent vers nous.

Elles étaient là, aussi, les mères dont ces femmes ont pris les fils. Et elles songeaient, attristées; Comment, nous les rendront-elles? Leurs yeux sont deux trous d'enfer, leurs dents sont des quenottes de chiens; leurs doigts ont des ongles crochus; ce sont les naufrageuses. Ciel, préservez nos enfants: Et plus bas, elles songeaient encore: nous les aimons pourtant bien, les fous; nos cheveux blancs ne valent donc pas ces tresses blondes; il fuit nos bras qui les réchauffe pour ces bras qui les glacent; ils délaissent les baisers que nous donnons pour les baisers qu'elles vendent. Si au moins, ils nous revenaient encore; si parfois, nous pouvions nous quelque caresse, guérir les blessures de leurs cœurs mais non: c'est la fuite irrémédiable, ce n'est que las, brisés, meurtris, couverts de sang quelquefois, couverts de boue toujours, qu'ils retournent vers nous.

Tout le jour, la circulation fut impossible sur ce point de la ville. Et Margot traversa hautaine, heureuse d'être regardée, cette haie de curieux. Elle promena un regard satisfait sur cette foule d'ou s'élevait un sourd grondement: Quelque chose qui aurait été la malédiction des épouses trompées, des mères abandonnées et des fiancées trahies. Et les saillies de de Gavroche, à certains moments déchiraient l'air, comme le chant strident d'une cigale.

Enfin l'heure du dépouillement arriva. Ce fut une heure solennelle. Jenny Bidei qui fut cuisinière, protesta; j'ai vu dit-elle, dépoiler des lapins, des lièvres, des chats, mais je n'ai jamais vu dépouiller des humains. Et Jenny l'ingénue demanda ce qu'on fera de la peau. Caroline Couzon, dite Croisade, qui a une teinture de politique, explique qu'avec la peau des scrutins on fait des vestes pour les candidats malheureux. Ces explications lestes, sont fastidieuses; on ne demande pas la science à celles qui mettent leur intelligence à s'avoir ce qu'à tant d'autres on veut laisser ignorer.

On apporte sur la table des scrutateurs, des bouteilles de champagne. Le carton à chapeau est vide. La Baronne semble Robert-Houdin faisant le tour des pigeons de la baguette. La salle du vote est pleine. Il s'agit de pointer: l'habitude de fréquenter l'artillerie.

Jamais la plus libre échouée fantaisie ne se donna plus libre cours que dans la confection de ces bulletins de vote. Ils étaient tous inconstitutionnels; on en tirait de toutes les couleurs, des roses, des bleus, des blancs, des verts-tendre, des verts-d'eau, des verts-pommes, des verts-prusse. Les uns son-



Et je songeais à cela, en voyant affichés aux portes des librairies et aux vitres des kiosques, une image éditée par le Lyon républicain... ça s'appelle le Triomphe de Galathée.

Une femme nue, la déesse des eaux. Galathée sourit au beau berger Arcis. Et Galathée cyclope Polyphème presse dans l'horrible cyclope Polyphème presse dans ses bras nouveaux, la beauté rebelle qui se débat. Il veut la posséder, c'est une lutte délicate. Dans le ciel, volent des amours nus lançant leurs flèches sur les déesses amoureuxes. Cette image est lascive; notre amour se décolorait cependant point; padeur ne s'effarouchait cependant point; padeur ne s'effarouchait cependant point.

Nous qui n'éditions pas « Le triomphe de Galathée », nous qui ne sommes ni politiques, ni graves, nous continuons à flageller les ridicules, sans nous soucier des clamours plus intéressés qu'intéressantes du Lyon-Républicain et autre Courrier de Lyon.

Nous avons reçu la visite de Mademoiselle Jeanne Sevez, appartenant à une famille très honorable et demeurant rue de Séze, 27.

Nous n'avons nulle peine à reconnaître que cette demoiselle n'a aucun rapport avec celle dont nous avons esquissé la silhouette dans notre dernier numéro.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

MARGUERITE LA GÉNÉRALE

Lyon n'a rien fait à Dijon; Pourtant Dijon envoie à Lyon Marguerite la générale; Par respect pour les siens nous taisons son nom de famille; à sa suite un nom prédestiné. Cette fille s'appelle plus communément Margot.

On nous écrit « cette Marguerite la générale est la malhonnête fille d'un honnête homme ». Son père est aubergiste. Il a trois enfants; le destin a bien fait les choses. Les deux dernières consolent de la première: ce sont deux bons petits cœurs, paysannes jolies et hautes en couleur, elles ont cette laideur qui est la beauté; Millet s'inspirait de ces filles des champs; c'est la rude poésie du chaume. Quand Margot passe dans un tourbillon scandaleux, les vieux pleurent, mais les petites sourient: ce sourire est une consolation; à côté du mauvais fruit, l'arbre en a porté de bons.

Margot fut précocée. A seize ans on devint la courtisane. Provocante et lascive, elle se parait d'une coquetterie affectée et d'une curiosité malsaine. La tâche répugnait à ses doigts. Elle revêtait le sceptre du demi-monde. Voluptueuse à dessein, elle aimait deviner les frissons de sa chair; ses sourires étaient les commentaires de sa luxure. Les hommes tournoyaient déjà autour d'elle, en suivant, comme une chienne de carrefour au jour de juin, cette fille ayant encore des jupons courts de la fillette, cette Margot qui n'était encore que margoton.

Il advint qu'on se battit pour elle: ces coups étaient son triomphe. Elle comptait ses coups donnés; déjà cruelle, elle prenait plaisir à ces pugilats vils et dégradants, comme, elle eût aimé le cirque. Penchée sur l'arcade de marbre, elle eût crié aux radiateurs: « Elle fait le prix de ces tournois de paysans. La proie la séduisante, elle se livrait au plus fort. C'était la bacchante enroulée du sautoir fauve aux bras robustes et noueux, qui la possédait en plein ciel. Poésie sauvage et farouche d'une Agrippine de province.

Jusque sous la maison paternelle, ces combats se livraient. Un jour, le père en eut le doubleur spectacle. Il vit les combattants; il vit sa fille. Il entendit les jurons étouffés; il assista à cette petite homérogie, de cinq gros lurons du bourg. Margot applaudissait. Quatre roulements dans le fumier, le cinquième roulement de sauterelle et de sang, les vêtements à l'ambassade, s'approcha de Margot. Il l'époussetait entre ses bras velus et l'embrassait pleine bouche. Margot avait seize ans, Margot se livra à lui; il usait de son droit vainqueur. Cette fois le bonhomme n'y tint plus, il lança un pot de grès, sur le visage de sa fille; le triomphateur est-ce le coup, mais les fenêtres du voisin éclatèrent en éclats. Marguerite rentra chez elle, le vieux la suivit: un formidable soufflet, effaçait la trace du baiser. Margot, seule, dans son lit, ne pleura pas. Elle regarda sa joue; sa joue était rouge, en front ne l'était pas. Elle gardait la trace du soufflet elle ne gardait point la trace de la honte.

savait où elle allait. Et ce n'est point positivement le chemin de la vertu qu'elle prenait. Au reste, on ne traverse pas ce chemin-là avec des bottines à haut talon, et elle avait des bottines à haut talon, Marguerite la générale, dite Margot.

On revint à Dijon, elle revint son clocher sans émotion. Elle vécut dans un nid de mousse pendant un an et plus. Elle fut heureuse, dit la légende. Un bonheur superficiel. Le père du ravisseur apprit l'aventure. Il s'en fâcha, il lui semblait que cette femme faisait tache dans sa famille; il ordonna à son fils de la quitter. La mise en meure était formelle, il fallait opter entre la pension mensuelle ou la maîtresse. Un homme sans argent n'aurait su plaider à Margot, la rupture fut décidée. Elle supplia, elle fut touchante; il fut inflexible, l'idylle s'acheva dans un sanglot.

Margot devint quêtuse d'amour. Elle tendit la main, elle eut la bonne fortune de rencontrer un cœur naïf, ce fut une hausse de six mois; puis, nouvel abandon. La colombe éplorée roucoula inutilement; les pigeons se montraient réfractaires. L'intéressante veuve restait seule, son deuil n'intéressait point. Enfin un désolé eut pitié d'elle; il s'amusa, le caprice dura l'espace d'un baillement. Margot n'aime pas les désolés, ils ne savent où passé le temps; entre le lever et le coucher, ils scrutent leur idole: pas un pli de sa robe ne leur échappe; ce regard inquisiteur déplaît à Margot, Margot est une beauté de théâtre, elle veut être vue de loin et vite.

Marguerite est insignifiante, on peut s'y tromper et prendre cette insignifiance pour de la distinction; l'erreur est de courte durée. Cette fois, la déche fut complète, la Margot hautaine, était devenue quêtuse, la quêtuse était devenue mendicante. La cigale ayant fait chanter tout l'été se mit à piquer à la machine; l'hiver c'est un métier honorable; de braves filles le font et elles deviennent épouses et mères; elles sont respectées, le journaux ne disent pas leurs noms, elles meurent dans leur lit, entourées des regrets de tous. Leur existence a été calme, leur vieillesse est heureuse; elles ont une famille et leurs cheveux blancs sont une auréole. Marguerite la générale ne devait pas être de celles-là. Dans le jour cru de l'atelier, elle songeait au dernier jour du bouddoir. Les journées ne suffisaient pas à ses appétits d'ancienne parvenue. Elle travailla la nuit. Vie d'enfer, elle y perdit les lys de son teint et les roses de ses lèvres. Elle allait se faire bonne. Une petite modeste vint habiter la maison de Margot. La rouée s'intéressa à la novice. Ce fut un commerce de jeunes gens de bonne fille.

Un deux fit la cour en règle; il apporta des bouquets; des cadeaux; il promena la belle en voiture; il la conduisit au théâtre, puis, tout à coup il disparut. On ne sait pourquoi la honte sans doute lui monta au visage, il se débarassa de Margot. Mais Margot était en relief. Un successeur se présenta. Il fut agréé, cela va de soi, avant d'avoir ouvert la bouche et la porte. Il portait un nom retentissant, flanqué d'une particule. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Marguerite la générale est encore une fois mise à flot. Son étoile pâlit, jette un dernier éclat. Elle revient à Lyon. La paysanne veut la conservation définitive de la grande ville. Son protecteur y viendra; c'est un homme du monde; il aura la charmaute introductrice. Ce sera M. de Pourceaugnac présenté par Philis. On le verra à Bellecour et au Parc, radieux et fleuri, tels les marquis de l'ancien régime. Mais qu'elle mésalliance, monseigneur! le lys est décidément flétri; il n'est plus de vieilles souches. C'est le triomphe privé de la populace. On a des blasons dorés. On a des aïeux qui se sont fait tuer à Saint-Jean d'Acres, à Azincourt, à Poitiers, à Fontenoy, ou nulle part; on a son nom sur les parchemins d'un Hozier; on est arrogant; on est hautain; on a été par son grand père, porte-coton de la reine; par son père, valet de pied du roy; on montre encore avec fierté les armures éclatantes que les lances et les mousquets ont trompés par devant; on porte la couronne de trèfles du marquis, la couronne à boules du vicomte, le toril du baron, et soudain arrive Margot, la fille du cabaretier, Margot sentant le croûton de son écurie et le foin de ses vaches, et Margot dit familièrement au vieux beau: mon petit veau! Elle le tutoie, elle l'embrasse; elle vide son gousset. Et le noble descendant des pieux se laisse faire. Et M. de Pourceaugnac ne courtise même plus Philis qui portait perruque poudrée, et qui mettait un pied de rouge sur sa figure et une mouche près de sa lèvre retournée. Il courtoise Margot, affreusement triviale, procure laide et qui a perdu même la tradition du maquillage. Nous sommes loin des abbés musqués, des petits maîtres prétentieux et des vieilles marquises toujours jeunes sous leurs coiffures poudrées à frimats.

Maria la blonde, qui avait été enlevée à la chinoise par un nabab, a été restituée à la tradition du maquillage. Nous sommes loin des abbés musqués, des petits maîtres prétentieux et des vieilles marquises toujours jeunes sous leurs coiffures poudrées à frimats.

Les nobles d'aujourd'hui, sauf de rares exceptions, ont vendu leur Waterloo pour les réalistes tableaux de Gill ou de Manet. Notre Ramponneau c'est l'assommoir, et ceux qui allaient aux Porcherons ne vont plus qu'à la maison Dorée.

Or, Marguerite la générale va devenir grande dame chez nous; et après? Après? qu'importe? Elle n'a jamais songé à l'avenir, elle n'a jamais songé à passé. La courtisane vit pour le présent. Alexandre Dumas fait dire à Marguerite Gauthier: « Nous voulons vivre vite, nous qui devons vivre peu. » Tout le secret de leur existence tourmentée est là. Vivre vite. Elles tuent et elles ruinent; conséquence inévitable de leur caprice: leur caprice est un cheval indompté emportant dans les steppes de l'inconnu ses hasardeux cavaliers, de toute la vitesse de ses jarrets de fer.

Maintenant, au physique, Margot est une ébauche incomplète; elle doit être vue de loin, petite tête, blonde, des yeux bleus: quelque chose comme deux bleuet piqués dans une poignée de blé. Elle n'emprunte rien à la statuaire antique: son dos est d'une largeur désespérante: un dos à porter la hote. Son corsage, s'il contient des trésors, les dissimule adroitement. Elle est haut perchée sur les jambes, avec cela des pieds énormes. Une concurrence à la reine Berthe de la ballade. Berthe avait de grands pieds: elle fut mère d'empereur: un accident qui n'arrivera pas à Margot. Car Margot malgré ses grands pieds ne sera jamais qu'une reine au petit pied.

Tandis que le scandale parlera de Marguerite la générale, au pays bourguignon, les deux filles du cabaretier se feront aimer, quelque beau soir au clair de lune; de braves garçons leur feront la cour. On se mariera, ce sera une noce du bon vieux

temps, avec le ménétrier et le cornemuseux ouvrant la marche au cortège fleuri et enrubanné. Un prêtre béra l'union. Et les sceptiques qui ne croient plus à la vertu se découvriront devant ces mariés naïfs et sincères.

Et comme ces braves et rudes filles ont le cœur bon; et comme il est encore un vieux levain de piété dans nos campagnes, elles apprendront aux petits dont l'amour garnira leur nid, une courte prière pour la grande sœur, dont par pudeur elles taient le nom.

En Chasse!

Quand, des oiseaux au Nord, la tribu vagabonde Revient avec septembre habiter nos forêts, Je gagne, au point du jour, la clairière profonde, Mes fusils sur l'épaule et ses deux coups tout prêts.

En chasse! En chasse! Allons! me dit mon chien (qui grande) Mais les ombres fourrés ont de si doux secrets! Et, dans les clairières, la lumière est si bloquée, Les oiseaux si jaseurs, et les gazons si frais!

J'ai pris part aux ébats d'un lézard en maraude; J'ai suivi dans les airs le vol d'une émeraude, Ebauché cette mare avec un saule au bord, Et, dans un pli de feuille, une goutte qui perle, Sifflé les airs du gaz, de la grive et du merle: Mon fusil s'est perdu sous l'herbe, — et mon chien dort.

ÉCHOS DE LA RUE ET DES BOUDOIRS

La petite Jeanne des Brotteaux continue ses visites incessantes au camp de Sathonay. Nous raconterons prochainement une petite histoire la concernant.

Nous conseillons à la charmante Antonia de se mettre moins souvent à sa fenêtre. Dans le Simple appareil D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. Elle pourrait s'enrhumer, ce qui désolerait ses petites amies du Mont-Blanc.

Elisa Moderne raconte, à qui veut l'entendre, qu'en attendant le nabab qui la mènera, elle vient de louer une chambre garnie 70 francs par mois. Nous regrettons pour vous la petite chambrette d'ouvrière. Cela ne coutait que 45 francs par mois, et vous étiez bien plus heureuse.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé que nous ouvririons une souscription en faveur de Berthe Pigneau, dite pigeon voyageur. On sait que le but est d'acheter un costume à la belle.

Il nous est arrivé, de toutes parts, un grand nombre de souscriptions, en espèces et en nature. En voici la liste: Un gas de Rambouillet. — Un sac de pommes de terre. Un habitant de Paul et Mieux. — Six poules. Une laitière de Brindas. — Cinq litres de lait. Un cultivateur de Vénissieux. — Douze citrouilles. Un charcutier de Ste-Foy. — Cinq kilos de boudin. Un fabricant de pains à cacheter. — 50 centimes.

Une autre amazone, est Blanche de Fleuri, que nous avons rencontrée dimanche sur la route de Villeurbanne. Blanche est assez timide à cheval. Il lui faut encore quelques leçons d'équitation qui lui donnera certainement le beau cavalier qui guidait ses pas.

La belle Hermine vient de changer de costume. Elle porte un costume prêtat qui lui va à ravir. Nos compliments à sa couturière.

Lucy Maïa, est également ravissante dans son costume de grenadine noire. Le brillant militaire qui la promène chaque soir, en est aussi ravi que nous.

Pourquoi diable, Adrienne Roux, s'abstient-elle à toujours porter son costume à carreaux si voyants. Voyons la belle, changez-le vite. Vous la reine de la distinction n'abandonnez pas votre sceptre. Adrienne est constellée de bijoux. Il ne reste plus rien au Mont-de-Piété.

La Bérengère ne sort plus de chez elle. Cette belle qui fait le désespoir des femmes mariées du quartier, a décidément conscience de ses actes, et elle a peur du vitriol. Ce qui n'empêche pas que l'un de ces derniers soirs, nous l'avons vue en compagnie d'un père de famille, dont la femme se désolait au domicile conjugal, entourée de ses quatre petits enfants.

Marie Bouteiller, est partie pour Paris, où elle est allée rejoindre un brillant officier. Marie compte briller au premier rang dans le demi-monde parisien. Nous en doutons.

Sabine Castille est toujours sur la ligne de Sathonay. En voilà une à qui le conseil d'administration de la compagnie des chemins de fer du Rhône, ferait bien d'accorder un permis de circulation. Sabine aime l'armée. L'armée l'aime-t-elle? Marie Langeron n'est pas reconnaissante envers sa couturière. Elle se répand en récriminations contre madame Collin. Voyons Marie, on vous a fourni de beaux costumes, évidemment ils valent le prix qu'on vous réclame. Soyez gentille ou gare les huissiers.

Valence La grosse Mariette pourrait-elle nous dire ce qu'elle va faire si souvent à la Basse-Ville. C'est sans doute pour attendre l'arrivée de son amoureux marinier. Allons, rangez-vous, car si nos réactions toutes vos infidélités, votre vieux protecteur ne rirait pas.

Louise M... la blonde ferait bien de quitter le chapeau qui lui va si mal. Allons, un peu plus de goût, belle boulotte, nous ferons des économies plus tard.

Marguerite Bérengère dite la Pimbêche, continue à faire des noces abracabrantes. Elle ne fait pas attention, la belle, que cela lui use le tempérament. Charlotte D... n'est guère fidèle à son jeune nabab; il est vrai que cela serait contraire à ses habitudes. Prenez garde, Charlotte, à une troisième rechute.

Pourquoi Hélène G... la blonde, veut-elle poser pour ingénue. Il est trop tard, petite, vos fredaines au clair de la lune sont beaucoup trop connues.

Décidément, Marie A..., d'où vous vient cette fierté? Cependant, votre début à été assez scabreux. Votre nabab vous a cependant logé dans une de ses plus belles maisons; il est vrai que c'est au poulailler.

La grasse et grosse Marie fait beaucoup d'embarras, surtout depuis qu'elle a pincé dans ses filets un jeune Dauphinois dont elle fait l'éducation. Marie oublie le temps où elle était au milieu de ses fumeurs, les poings sur les hanches comme feu madame Angot. Elle oublie aussi le temps où elle servait des bocks. Allons, madame, un peu moins de fierté.

véritable colonie étrangère sur les bords enchantés de notre beau Rhône. Soupe au fromage est donc à Valence, et, depuis quelques jours, elle fait les délices du Petit Glacier, gentil café-restaurant dont le personnel, absolument féminin, n'est composé que de minois les plus roses et les plus ravissants.

Je le répète, sommes-nous veinards de compter Soupe au fromage dans ce parc-terre de dames adorables. Qui sait quel peut être le nombre de jeunes gens qui viendront au Petit Glacier, tous les soirs, pour boulotter la Soupe au fromage.

Macon Permettez-moi de vous adresser quelques lignes au sujet de notre belle bicherie maonnaise qui, dans vos colonnes, est traitée négligée. Je dois commencer par la rentrée de notre beau 134 qui avait été passer cinq semaines à Cluny. Cette rentrée à mis le joie sur bien des visages, des exceptions cependant... que par discrétion je ne nomme pas. Puis, depuis cette rentrée, pourquoi Marie Porte-Bonheur me prive-t-elle de la voir tous les jours à la même heure passer devant chez moi.

J'engage aussi Marie et son amie la Jauvresse de renoncer à leur robe gendarme qui ne sont plus de mode et trop connues. On ne vous demande pas trop, chère belle, de changer tous les trois ans... Que n'êtes-vous ainsi pour autre chose.

Décidément le quat Nord reprend doucement sa gaieté, cependant Berthe est rentrée depuis huit jours et je crois que la belle est dans l'inquiétude, car depuis sa rentrée, malgré les lettres parfumées, son nabab n'a pas reparu, elle y perd beaucoup car il y avait avec lui un bel avenir, pour Berthe.

Elle a lancé ses chiens fidèles à la recherche du fugitif et jusqu'à présent pas de traces; ses visites sont tristes, elle perd une belle monture et un beau cavalier. Mais elle a des ressources... Pourquoi fait-elle si souvent le parcours des rue Joséphine et Saint-Eric? Serait-ce pour compter les pas qui lui aura en moins à faire lorsqu'elle sera dans sa nouvelle habitation? Il serait temps, chère belle, de vous adresser à un architecte car votre nouveau palais n'ayant jamais appartenu à des mains aussi mignonnes et à un aussi bon goût que le votre... Il va sans dire que des réparations sont indispensables.

Un simple avis. — La chasse étant ouverte, j'engage Berthe à ne pas trop aller chasser au environs de Flacé, son chien pourrait quelquefois abandonner l'an pour l'autre.

Avis. — Berthe demande une bonne aïcrite, aveugle, sourde et muette. J. VEZON

Grenoble En attendant que Louise Bravet, la grosse blanchisseuse, fasse appeler notre correspondant chez le commissaire central, nous lui préparons sa silhouette. Cela fera plaisir à plusieurs de ses amies qui lui disent bonjour, dans la crainte de s'attirer son répertoire voyou.

Adèle Roux paraissait bien heureuse au bras d'un ancien pigeon délégué par elle. Adèle, quand vous appellera-t-on donc Mme la chef de gare? Marthe, la belle Marthe est au désespoir, son protecteur vient de s'engager... non pas comme artiste mais en qualité de troupière.

Ne pleurez pas, belle enfant, quand il sera un peu plus avancé en grade vous irez le rejoindre. Pour le moment, contentez-vous des caresses de votre fils, elles sont meilleures et peut-être plus sinesères. Marie — ma fille, l'ex-copaine de Marthe en brasserie, continue à faire la bourgeoisie. Elle a l'air de quelque chose quand on la rencoutre avec son mioche dans nos promenades.

Marie Brunet adore les étrangers. Tous les jours elle va faire admirer ses charmes aux baigneurs d'Uriage. Elle devrait commencer avec elle Aline Farre dite Tape-à-l'œil, car, si nous en croyons les on-dit, elle ne fait qu'aller à l'Alcazar pour trouver des clients. Aurélie, l'ancienne bonne de votre Rocher de Cancals, de la Grotte, qui demande « un cent d'huîtres » pour « un sandwich » ne dégrise pas. Elle commence le lundi matin jusqu'au dimanche soir sans discontinuer. Aussi fait-elle l'admiration de la brasserie des Négociants et surtout des militaires qui aiment énormément à la voir ronde. Il est vrai qu'elle est ainsi d'un comique achevé.

d'hui, pour une souscription à laquelle toutes les bonnes âmes charitables voudront s'associer. Ah! dites donc, Annette, on nous annonce que vous avez une gentille sœur, la languoureuse Marie. En échange de nos bons procédés à votre égard, veuillez donc nous parler d'elle. On nous dit que Marie ne montre le bout de son nez que pour aller rendre visite à un officier de cavalerie.

Au dernier instant, une dépêche télégraphique nous apprend qu'Amélie Couche-tout-nu, a été très satisfaite de l'article que nous avons publié sur son compte, dans notre dernier numéro. Seul, le Nabab est triste et maussade. Il paraît que la pauvre belle a été forcée de donner des explications sur les faits annoncés par le Bavarard de Lyon. La querelle a menacé de tourner au tragique, mais finalement et non sa peine, Amélie a eu la victoire.

On a reconnu mutuellement l'utilité de l'existence d'un vice-nabab inéogntu, à condition toutefois qu'il ne donnera pas de leçons de langue étrangère, à celle dont tout le monde a besoin.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro une foule de détails concernant le demi-monde viennois.

GRAND-THÉÂTRE Dans notre prochain numéro, nous serons en mesure de donner le tableau complet de la troupe de M. Campocasso. Citons aujourd'hui les engagements définitifs de MM. Ponsard, Nerval et Barbe. M. Stéphane nous prie d'annoncer qu'il n'est pas engagé à Lyon.

THÉÂTRE BELLECOUR Aujourd'hui Jeudi 1er septembre 1881 première représentation: LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE Comédie en 3 actes, de M. Edouard Pailleron, représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 25 avril 1881. Mme Devoyod, de la Comédie-Française, remplira le rôle de la Duchesse de Réville; M. Emile Masek, de l'Odéon, celui de Bellac.

Au Château de Madame de Cérans à Saint-Germain, en 1881 Mise en scène exacte de la Comédie-Française

Bibliographie Les chroniques de FCEI de Bouff de Touchard-Lafosse sont certainement un des ouvrages les plus intéressants sur les règnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Intrigues galantes et amoureuses, tent y foisonne, et certes jamais livre plus curieux ne fut fait sur les mœurs de ces temps passés que quelques uns appellent encore le Bon vieux temps. C'est là où Alexandre Dumas, le maître des romans présents et futurs a puisé ses types si connus de ses principaux romans de cape et d'épée, et effectivement la mine était une riche inexploitable.

La librairie française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, met en vente une nouvelle édition de cette œuvre qui a sa place dans toutes les bibliothèques; il paraît deux fascicules par mois; l'ouvrage est complet en 43 séries à 75 centimes. On peut se le procurer dès maintenant, avec les primes gratuites. A la 20<sup>e</sup> série, les souscripteurs recevront un magnifique tableau synoptique, sur toile, encadré or; et à la 40<sup>e</sup> série ils recevront le pendant de ce tableau. Ces primes sont absolument gratuites, franco, à Lyon.

Charade Celui qui a des écus n'est pas sans mon premier (mier), Tout le monde, lecteur, se meut sans mon dernier (nier). L'homme préoccupé est toujours mon entier. L. O. Ize et A. B. Lard.

Enigme J'existe dans Paris sans être dans le monde, Le bruit de la cité ne m'est pas inconnu, Je loge aux Tuileries; quand le tonnerre gronde Cherchez-moi dans l'éclair qui sillonne la nue, J'aime l'art car je suis avec tout musicien (Pour mieux être compris de notre bicherie), On pourra me trouver chez notre ami Lucien Ou chez sa protégée, où l'antique... Elodie. TROIS MARTYRS.

Logogriphe Je suis un invisible corps Qui de bas lieu tire mon être, Et qui n'est faire connaître Ni qui je suis ni d'où je sors. Quand on m'ôte la liberté Pour m'échapper j'ans d'adresse, Et deviens femme traîtresse. De même que j'aurais été. SIDI-BEN-LALOUF.

LES GAGNANTS DU N° 20 PRIME. — Fanfan. DIPLOME DE BAVARD. — Vicomte O de Seltz. — Richelieu. — Lepetit ami de Marie des Beaux-Arts. — Charlotte la Vadrouille. — Amarita. Les gagnants sont priés de nous faire parvenir leur adresse.

